

Le cycle



samuel lesage

Samuel Lesage

Le Cycle

Imprimé au Canada
Boucherville, 2008

*Cette chronique est dédiée
à Anne-Marie Dubreuil,*

*Nous avons tous une manière différente
de combattre l'injustice.*

*Mes salutations à Martin,
Pour les dessins qui ornent cette chronique.*

*Mes remerciements à Renée St-Cyr,
pour sa patience infinie,*

*Ainsi qu'à Stéphane Marchand,
pour m'avoir ouvert les yeux.*

Le problème aujourd'hui n'est pas l'énergie atomique, mais le coeur des hommes.

-Albert Einstein

2008

La Gazette du Québec

25 avril 2008

Les États-Unis, la France, l'Angleterre, la Russie et l'Iran ont rompu hier les discussions diplomatiques après la dernière réunion des ambassadeurs à Téhéran sur la question du dossier nucléaire iranien.

«Tout le travail accompli depuis quelques mois vient de tomber à l'eau, affirme la Maison Blanche. La Russie agite le spectre d'un conflit armé à l'échelle mondiale et l'Iran menace d'imposer une augmentation du prix du baril de pétrole. Toute négociation est impossible dans un tel climat.»

Le ministère des Affaires Étrangères de la France rajoute que «l'impasse créée par la Russie et l'Iran bloque toute politique internationale. Tous les yeux étaient tournés vers Téhéran avec l'espoir de voir le conflit se résoudre, mais nous ne montrons à la face du monde qu'un malentendu immature où chacun se campe obstinément sur ses idées sans vouloir écouter les autres.»

La Russie, tout comme l'Iran, n'a pas encore fait de déclaration officielle, mais des sources intérieures du Kremlin confirment que «la colère et la frustration paralysent la direction du pays, le gouvernement russe est sur le pied de guerre.»

Cette situation pourrait...

2 mai 2008

Les États-Unis et la France, une semaine après les événements de Téhéran, ont déclaré la guerre à l'Iran. Une opération de grande envergure est déjà mise en œuvre afin de renverser les dirigeants de l'Iran et de mettre la main sur le programme nucléaire iranien avant qu'il ne tombe sous l'emprise de terroristes, tel le réseau al-Quaïda.

Les USA entendent utiliser à grande échelle l'arme aérienne à l'aide de nouveaux drones de bombardement et s'apprêtent à faire usage de la bombe à neutron «si la situation l'impose», selon les propres dires de la Maison Blanche. La France, quant à elle, a reconstitué la force de frappe nucléaire Hadès et prépare une invasion terrestre peu après le bombardement américain. En effet, les États-Unis et la France ne peuvent affirmer avec certitude si l'Iran possède ou non l'arme nucléaire, et encore moins si elle compte l'utiliser.

De même, la machine des alliances de l'OTAN s'est remise en marche et chaque pays signataire vient d'appliquer la loi martiale. «Il ne s'agit pas de supporter militairement la France et les États-Unis. Mais la menace de représailles russes est grande et nous nous devons de protéger nos pays», a déclaré l'état-major de l'OTAN.

Les satellites de surveillance militaire ont effectivement détecté des mouvements suspects dans les bases militaires russes, bien que la Russie n'ait toujours pas répondu à la déclaration de guerre portée à son allié.

Beaucoup de pays en voie de développement ont critiqué cette situation et ont demandé l'intervention de l'ONU afin que l'arme nucléaire ne soit pas utilisée. En effet, la menace de l'holocauste atomique plane de manière sinistre, bien plus que lors de la Guerre froide...

2008

L'Envolée

Le missile volait droit dans les sombres cieux de la nuit polaire. À cette distance, un témoin innocent l'aurait confondu avec un avion à réaction laissant derrière lui une impressionnante traînée blanche. Mais personne ne se trouvait sur la banquise pour contempler le projectile s'élever davantage au-dessus des glaces.

Le missile venait à peine de décoller, pourtant, il fusait déjà haut et loin. L'énorme colonne de fumée grise crachée par ses turbines ne s'était pas encore dispersée dans l'air glacial de l'Arctique. Si on avait suivi ce panache de fumée, on aurait pu découvrir d'où le missile avait commencé sa course: une grande base militaire au bord des banquises, une immense plaque de béton bâtie il y a trois générations sur le sol gelé de Sibérie. Un puits énorme et luisant de chaleur se trouvait au milieu de cette mer grise. C'était là le silo qui avait contenu le missile mais maintenant, ce trou semblait bien vide et pathétique sans la fusée qu'il avait toujours contenue.

Une grande agitation régnait dans la base militaire. Cet avant-poste allait enfin servir le but pour lequel il avait été construit : lancer de par le monde ses vingt missiles blancs, droits et durs, semblables au premier qui déjà, n'était qu'une étoile dans le ciel.

Soudain la terre se mit à trembler et lentement, on put assister à l'envolée d'un nouveau monolithe de fer qui brisa son cercueil de béton et qui partit à l'assaut du ciel dans un raclement tonitruant et une lumière aveuglante.

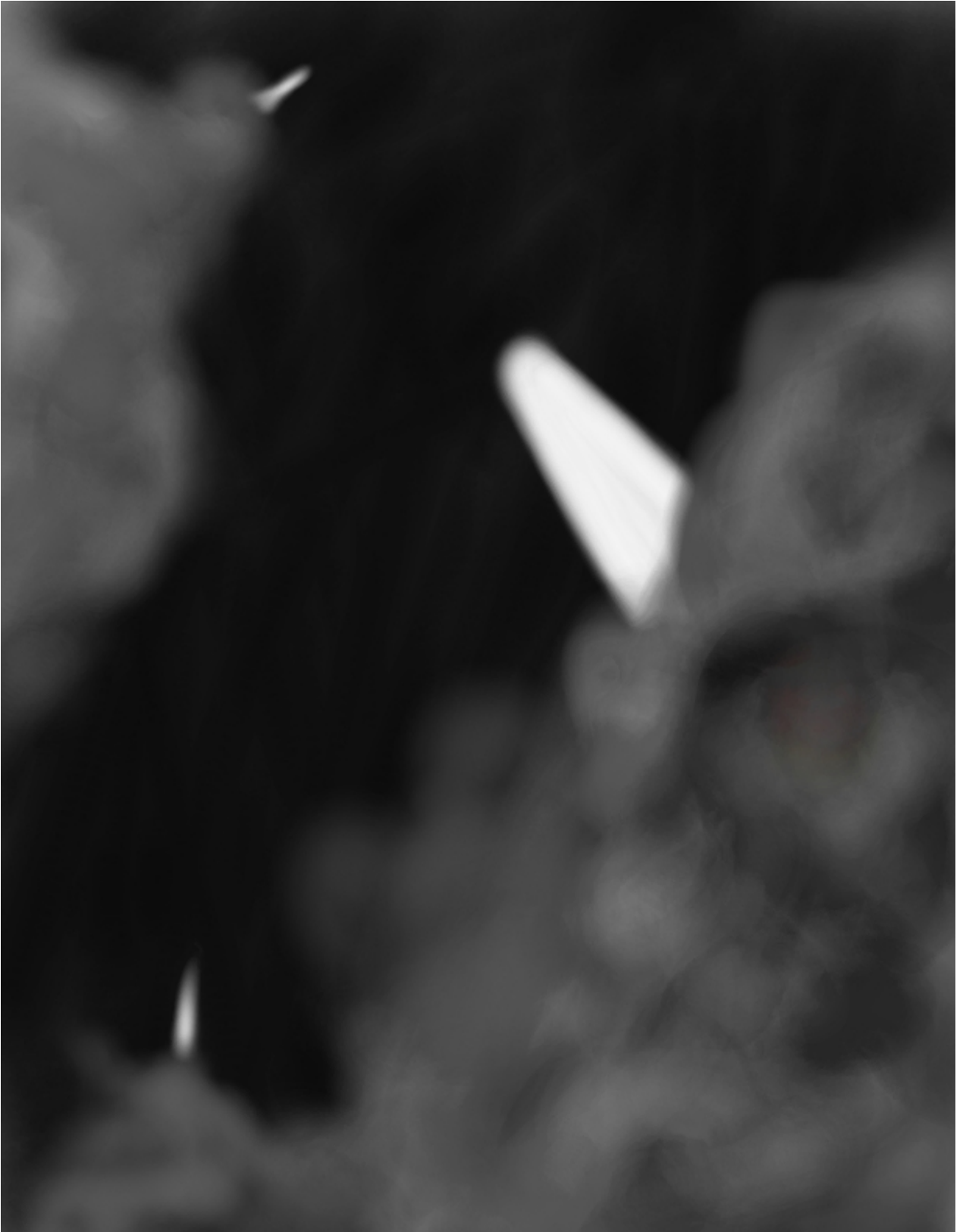
Des immenses contrées de l'Est s'envolèrent ainsi des centaines de ces missiles partant conquérir les cieux. Washington, Londres, Berlin, Montréal, New York, Paris, Rome, Tokyo, Anvers, Genève n'étaient que les principales destinations de ces chargements de morts qui filaient haut dans le firmament.

Les satellites flottant paresseusement dans l'espace se réveillèrent soudain. Ils avaient capté les missiles erratiques qui fusaient de l'Est et envoyèrent alors leurs messages d'alerte au monde entier.

C'est ainsi que le ciel complet de la Terre fut envahi par le sillage de feu des missiles sans pensée et sans but qui volaient toujours plus haut, toujours plus loin et toujours plus vite.

Tout à coup, dans un grand fracas, ce fut la lumière et la chaleur. Comme dans une peinture éclatante teintée de rouge et de blanc, la Terre s'illumina, libéra poussières et cendres, alors que la pierre fondait et le fer se tordait sous l'avalanche des flammes. Une sonate de destruction, une onde de furie et de puissance déferla dans les champs, les forêts et les prairies, elle vogua sur la cime des eaux, réduisit les montagnes en miettes, désintégra les cités resplendissantes et mit fin à la beauté, la connaissance, l'art, la paix et le progrès : l'homme moderne avait cessé d'exister.

Quand l'écho des carnages se tut, quand les incendies moururent et que lentement, déjà, la ruine et la pourriture commençaient à prendre les restes de civilisation épargnés par la guerre, un silence funèbre plana sur la Terre. Le jour parut plus sombre, des cratères trouaient le sol, une brume jaunâtre s'élevait du sol et une complainte de désespoir montait de ces lieux ravagés et violés par le feu, la poussière, les radiations et la folie des hommes. Car les survivants, eux, se levèrent de leurs cachettes et de leurs trous boueux et regardèrent les décombres, sans comprendre.



2008

Les Autres

L'homme marchait, hébété, stupéfait, désespéré et vêtu de haillons parmi les ruines de Montréal. Ce qui jadis avait été son foyer à lui et à sa famille n'était plus que des charpentes de fer tordu, des squelettes d'édifices qui peinaient à tenir debout et quelques bâtisses qui, par une incroyable fortune, restaient intactes parmi les décombres.

L'homme errait au travers des anciennes rues devenues le cimetière des voitures. Il regardait les corps inertes éclairés par une lune blafarde et enfumée. Il observait les restes des anciens bâtiments jadis grandioses et leurs débris sur le sol. Tout cela, l'homme le contemplait dans un silence maladif, d'un œil vide, morbide, absent, comme s'il se cachait derrière un mur, tant la laideur et l'horreur du macabre spectacle où il tenait un rôle haï lui faisait mal.

L'homme arriva sur l'artère Saint-Laurent. Il se trouvait en face d'un restaurant que l'homme avait bien aimé. *Jadis*. La luminosité gibbeuse éclairait la vitrine fracassée et dépossédée des quartiers de viande fumée qui avaient fait autrefois la renommée de ce lieu. L'habituelle file d'attente des gens affamés était absente, tout comme l'animation des serveurs affairés à leur tâche et le bruit des couverts. Tout n'était que silence. Ces lieux vides éveillèrent en l'homme des souvenirs qui ne valaient plus rien.

L'homme continuait de marcher, et l'aube se leva parmi l'œuvre des destructions. Une aube laiteuse, faible, moqueuse et vandale, brillant faiblement au-delà de la poussière et du miasme jaunâtre qui flottait au-dessus des rues, une aube qu'il accueillit comme une insulte à ce qu'elle illuminait. Il aurait préféré ne pas voir la clarté briller sur les ravages, et d'être ainsi forcé à les contempler. Mais cette lumière crue éclairait aussi les Autres.

Les Autres qui volaient, tuaient, pillaient, tentaient de survivre dans cet enfer. L'homme en apercevait quelquefois, les Autres ayant tous pris l'habitude de se cacher et de se déplacer furtivement dans une crainte névrosée et désespérée. Les Autres, sournois, qui calculaient et évaluaient tout ce qu'ils voyaient comme une opportunité pour rallonger leur misérable existence.

Il en aperçut un qui courait difficilement sous le poids d'un sac rempli de pains. Nombreux étaient les yeux qui l'épiaient et évaluaient le risque de lui voler son chargement.

Un autre, plus loin, distribuait à une bande d'enfants crasseux aux mains avides des bouteilles colorées d'une liqueur rouge sombre qu'il avait volées d'une boutique ayant eu le privilège de ne pas être encore pillée.

Sous le toit d'un immeuble dont un mur de briques s'était effondré, quatre hommes vidaient le contenu de leur rage sur une jeune fille qui suppliait une aide qui ne viendrait pas en ce viol affreux et dégradant. D'autres témoins regardaient, discrets dans l'ombre, et espéraient pouvoir en tirer avantage.

À l'angle de deux ruelles chargées de déchets, une femme chassait à coups de balai et de cris un vieillard squelettique qui tentait de retenir sur lui une masse exubérante d'argent : il trébucha dans un trou et tomba dans un craquement sinistre. La femme en profita pour se remplir les poches tandis que le vieux se tordait de convulsions.

Au beau milieu d'une scène épouvantable de voitures écrasées les unes contre les autres sous les roues d'un gigantesque camion-citerne, un homme, assis les jambes croisées, mangeait

ce qui semblait être la jambe putréfiée d'un cadavre qui reposait au loin, déjà allégé de bien de ses membres.

L'homme voyait tout cela en ignorant superbement les Autres qui hélaien son aide, les Autres qui le regardaient passer avec indifférence, les Autres qui le suivaient de loin et qui désiraient ses guenilles qui servaient de vêtements ou sa chair maigre et sale comme nourriture. Le monde tombait dans un enfer affreux et innommable et pourtant, les tentacules de la folie semblaient encore hésiter à le serrer. Son armure de désespoir semblait le protéger contre les assauts constants du délire de survivre.

Il marcha ainsi, comme il marchait depuis le Cataclysme, béat devant le carnage et la désolation, pour arriver devant l'Eau. Alors, il s'arrêta. Le courant du fleuve Saint-Laurent battait furieusement et déversait des quantités inimaginables de débris, de terre, de morts et de poisons venus des ruines des cités des Grands Lacs. Le pont Jacques-Cartier, lui, n'était plus que des piliers de béton sans voies ni routes supportant un ciel maladif, chargé de poussières et d'horreur. L'homme contempla plus loin, à travers l'immonde miasme des particules, les silhouettes silencieuses des manèges de la Ronde, miraculeusement épargnés par les feux du Cataclysme, témoins muets d'une époque déjà révolue, seuls souvenirs tangibles qu'il lui restait à chérir.

Soudain, une main agrippa l'homme au cou et le mit au sol. Il cria de peur alors qu'une forme floue au regard haineux serrait ses mains sur son cou. Étendu sur le sol, en train de mourir étranglé par un Autre, il vit se cristalliser cette pensée subconsciente qui germait en lui depuis le Cataclysme : mourir. Son monde était disparu, sa famille morte, son foyer détruit, les souvenirs qu'il chérissait avaient brûlé et la survie ne signifiait qu'une agonie plus longue. L'homme ne voulait plus que la mort. La mort et l'oubli. Il laissa l'air s'échapper de ses poumons, il laissa son corps suffoquer.

Mais dans un réflexe des plus inattendus, il s'arc-bouta. Il ne se contrôlait plus, ses muscles obéissant à des réflexes dictés par son cerveau qui ne voulait plus qu'une chose : de l'oxygène. L'oxygène et la survie. L'agresseur sans nom fut poussé en arrière, l'étreinte se relâcha, l'air pénétra dans les poumons de l'homme et l'agresseur tomba sur une barre de fer, la tête fracassée, pour ne plus bouger.

L'homme se releva et regarda le mort, ce corps qui, une seconde plus tôt, vivait et qu'il avait tué. Celui-ci avait eu droit à cette chance qui lui avait été refusée. Déjà, face à cette torture, son désespoir s'enfonçait encore plus. Il sentait sa rage et sa peine atteindre un niveau encore plus exquis et douloureux, où toutes ces choses ne forment plus qu'un seul mot : la folie.

Alors, l'homme se retourna et fit dos à l'Eau. Il se voûta et courut furtivement parmi les ombres vers le centre-ville de Montréal, habité par une crainte névrosée et désespérée. Déjà, il regardait tout d'un œil sournois et il calculait et évaluait tout ce qu'il voyait comme une opportunité pour rallonger sa misérable existence.

L'homme avait faim et il savait que de nombreux lieux avaient été saccagés. Mais il finirait bien par trouver la bonne occasion pour se nourrir.



2020

L'Exilé

L'aube faible et laiteuse se leva sur le petit village composé d'une trentaine de solides bâtisses carrées faites de briques et construite en pierre. Ce rassemblement de maisons se concentrait aux alentours d'un puits. Vu de haut, on aurait dit un cercle d'un demi-kilomètre de rayon de terre sèche, nue et durcie : un cratère gris dans un champ de blé, d'orge, de lin et de légumes. Quelques animaux vaguaient ici et là dans le village à mesure que le jour se levait.

Ce petit village était situé non loin des ruines abandonnées de la ville de Boucherville. Même si les bombes du Cataclysme avaient épargné cette bourgade, les radiations, la poussière et les Autres avaient eu raison de ce lieu, qui était aujourd'hui vide de vie, un cimetière silencieux de grandes maisons abandonnées, de voitures rouillées, de plantes devenues sauvages et de restes pourrissants des objets de l'humanité précataclysme. Ces lieux morts inspiraient crainte, peur, cauchemars et méfiance à la petite communauté agricole.

* * * * *

J'écris ces mots sur mon lit de mort (si l'on peut appeler un amoncellement de feuilles et de tissus délavés un lit) et mon plus grand malheur serait que je me sois trompé.

Malheur à toi, Raphaël ! Tu as tous voulu nous prendre, nous amener avec toi dans les ruines maudites de Boucherville, tu as tous voulu nous corrompre ! Tu m'as volé ma maison, ma terre, ma femme et mes enfants. Tous ont cru en ta folie suicidaire et hérétique : tu as entraîné ton peuple dans la mort et l'oubli. Sauf moi ! Tu as avoué ta défaite quand tu as compris que je ne viendrais pas, quand tu as vu que ton plus proche confident n'avait pas voulu de ta démesure d'esprit, quand tu as saisi que je refusais tes idées mortelles ! Même si je vais mourir bientôt, affamé, malade et dérangé, j'emporte avec moi dans la tombe ma vengeance que je sais réussie ! Sans moi, tu n'es qu'une moitié d'homme, tu n'es que l'ombre de toi-même ! Puisse-tu pourrir dans les ruines maudites de Boucherville tandis que j'aurai droit au sommeil béni et à l'oubli salvateur.

La Pluie va tomber dans trois jours, au mieux. J'ai hâte qu'elle tombe; j'ai toujours aimé cette averse sauvage lorsqu'elle martèle durement le sol et transforme la terre en borbier. Elle purifie nos corps et nos âmes et nous lave de nos péchés. Mais je dois me hâter d'écrire cette lettre : ce serait mon seul regret de mourir bêtement avant d'avoir fini de l'écrire. Après, je la mettrai dans cette bouteille que j'ai trouvée dans mon errance, j'y scellerai ma lettre et un jour, quelqu'un la lira et comprendra mon exil volontaire.

Tout avait pourtant l'air de si bien aller, nous avions recommencé la vie : nous vivions en sécurité, la nourriture que nous mangions était bonne et nous procurait santé et longévité. Ce fut toi et moi qui décidâmes que les temps d'errance étaient terminés, après que nous ayons eu quitté les ruines de Boucherville, ainsi que la faim, la maladie et les Autres qui l'infestaient. Ce fut nous

deux qui jugeâmes bon d'arrêter de survivre misérablement afin de nous établir, de bâtir des maisons et de cultiver la terre.

Mais non, il a fallu que tu commences ton plan machiavélique, que tu mettes en œuvre l'horrible et perfide mécanisme que tu avais prévu dès le début. Il a fallu que tu éduques les jeunes et les enfants. Oui, c'était bien de les former aux choses et dangers de notre vie, mais était-il vraiment nécessaire que tu leur inculques ces connaissances du passé ?

Oui, je connais ton argument, je me rappelle mot pour mot du même discours que tu nous déclamaï chaque fois pour justifier cet enseignement controversé : « Mes amis, pour l'instant, nous vivons de nos terres, nous connaissons la paix, la sécurité et la stabilité. Après nos années d'errance à survivre ou nos moments de terreurs dans les ruines de Boucherville, nous pouvons enfin goûter un moment de tranquillité. Mais le jour viendra où les enfants de nos enfants, ceux qui naîtront dans le confort et la paix, ceux qui n'auront pas connu le Cataclysme, la faim ou les Autres voudront revenir dans les ruines. Ils y construiront de grandes cités et y retrouveront notre passé. C'est pour cela cet enseignement : pour qu'ils se rappellent de nous et puissent à nouveau profiter des connaissances du passé. Celui-ci ne doit pas devenir une honte, mais une référence dont nous pouvons tous tirer des leçons. »

Nous étions tous un peu sceptiques en t'écoutant parler ainsi. Nous ne savions pas si le passé était justement une simple « expérience d'où nous pouvons tirer des leçons » et nous comprenions mal tes visions. Mais j'aurais dû voir plus clair dans ton diabolique dessein, car il est maintenant trop tard et tu as condamné avec toi tant d'innocents !

Nous vivions paisiblement. Nous cultivions la terre, respections la nature, vivions dans de solides maisons de briques et avions un puits. Les femmes étaient heureuses, les hommes travaillaient fort, le climat se réchauffait et nous pouvions enfin penser à un avenir heureux que nous pourrions léguer à nos enfants. Nous établissions des contacts avec les autres villages dispersés sur la Rive-Sud, le lendemain n'était plus notre ennemi.

Puis, les Autres vinrent. Pas les faibles de nos villes, ni ceux de Montréal. Ils avaient tous fui vers le Nord. Non, ceux-ci venaient du Sud, ils étaient grands, sauvages et mauvais. Ils arrivaient des antiques États-Unis et n'apportaient avec eux qu'une destruction gratuite et sans but. Ils avaient déjà massacré des villages semblables au nôtre et venaient droit sur nous. Ce fut un rescapé qui nous avertit ainsi, il y a de cela deux semaines.

Ce fut le branle-bas de combat. Tous ont abandonné la faucille et la hache pour travailler sur des barricades et renforcer nos défenses. Chacun travaillait du mieux qu'il le pouvait et fournissait des efforts surhumains. Des fosses se creusèrent, des piques se dressèrent, des murs s'érigèrent. Nous nous formions au maniement d'armes et nous étions prêts à défendre nos femmes et nos enfants. Chaque jour nous rapprochait de l'inévitable combat, et la pensée que nous pourrions protéger nos descendants et garantir aux autres villages une sécurité nous galvanisait.

Puis, damné scélérat, ignoble démon, tu vins et tu détruisis l'œuvre que nous avons tous mis tant d'efforts à bâtir. Tu arrivas, deux jours avant que les Autres attaquent et tu dis que nos

défenses étaient ridicules, nos armes pathétiques, notre acharnement suicidaire. Mensonge ! Mensonge et calomnie !

« Mes amis, regardez ce que nous avons bâti, et rendez-vous à l'évidence, tout cela est futile et nous ne pourrions tenir devant l'ennemi. Encore hier, d'autres réfugiés qui fuyaient les Autres sont passés par ici et nous ont révélé qu'ils étaient plus de cinq cents. Vous sentez-vous prêts à combattre jusqu'à la mort cinq cents hommes forts, furieux et sauvages ? Je vous apporte cependant un espoir, une solution : les ruines de Boucherville. Elles vous semblent menaçantes, elles vous font peur, elles vous raniment des souvenirs douloureux, des moments tragiques, un passé détruit. Pourtant, la hantise de ces lieux est-elle plus terrifiante que la terrible certitude que nous allons tous être massacrés dans peu de temps ? »

Et le pire dans tout cela, c'est que nous l'avons tous cru ! Même moi ! Nous voyions en lui et sa démoniaque présence notre salvation, notre survie ! Nous l'avons suivi dans les ruines infernales de Boucherville, nous sommes retournés parmi les insidieuses bâtisses croupies et nous avons profané ces lieux honnis. Nous y avons rencontré quelques âmes tordues et décadentes qui ont fui en glapissant de peur en nous voyant, mais à part cela, tout n'était que silence dans le repaire des ténèbres.

De loin, nous avons vu les Autres arriver à notre village et le raser dans une furie cauchemardesque. Ceux-ci étaient enragés de ne pouvoir tuer, violer et détruire à leur guise, et ils ne pouvaient s'en prendre qu'à nos pauvres maisons. À mesure que le ravage grondait au loin, nous regardions mourir nos souvenirs heureux et les Autres repartirent loin d'ici, toujours en quête de destructions.

C'est alors que Raphaël tint un autre monstrueux discours : « Mes amis, nous avons failli mourir d'une manière atroce et malheureusement, nos maisons et notre vie ancestrale furent anéanties. Mais d'un autre côté, regardez où nous sommes. La pierre et le fer sont à portée de notre main, la nourriture aussi est proche, la terre fertile et cultivable à proximité de ces lieux. Alors qu'à l'extérieur, nous vivons toujours proche du danger, ici, dans les ruines des villes, nous trouvons protection. Voilà ce que je dis : restons ici, à l'abri des dangers. Bientôt, les autres villages remarqueront que nous sommes ici et ils se joindront à nous. Nous serons bien plus nombreux et nous pourrions alors vivre dans de grandes cités tandis que les autres villes seront aussi habitées à nouveau. »

Faut-il croire que ce démon avait un pouvoir pour enchanter les gens ? Il réussit à tous les convaincre dans son délire, à les convaincre de vivre dans les ruines infâmes de Boucherville, de revenir à notre honte, aux sources mêmes du Cataclysme. Quelle hérésie, quelle horreur que de retourner à la source même de l'Enfer qui s'est abattue sur le monde, au sein même de notre crime !

Je me suis sauvé devant cet affront, cette erreur, cette tâche. Nous aurions dû nous sauver des ruines, combattre honorablement les Autres et vivre à nouveau dans notre village, oublier notre passé et bâtir un nouvel avenir brillant pour nos descendants. Mais non, ils ont préféré la lâcheté et la mort, l'absurde et le mensonge, ils ont préféré commettre l'irréparable, vivre sous la honte et renouer avec notre passé haineux. Moi seul ai compris qu'il fallait rester pur. Et même si

je vais mourir bientôt, je ne regrette en rien ma fuite, je ne veux plus que mourir pour ne pas souffrir encore davantage de mes confrères qui eux, souffriront pour l'éternité de leur faute.

Maudit sois-tu Raphaël !

* * * * *

Lentement, tranquillement, ils arrivèrent. Craintifs au début, puis par vagues toujours de plus en plus grandes. Des masses incroyables de gens arrivaient dans les ruines des Villes. Ils voulaient définitivement la paix et la sécurité. Dans les ruines, ils purent trouver ce qu'ils cherchaient, quitte à revenir sur les traces du Cataclysme.

Ils détruisirent les bâtisses croulantes et recyclèrent le fer et la pierre pour bâtir de nouvelles maisons. Ils drainèrent la terre aux alentours des ruines pour en faire de gigantesques champs. Et quand les prés se dorèrent et que les ruines n'existaient plus pour faire place à de hautes structures, le temps des Errances était fini, celui des Cités venait de commencer



2050

Le Magistrat

« L'accusé, Marc Durand, commence son procès devant la commission du Conseil de l'épuration scientifique en ce 14 septembre 2050, dans le Bâtiment Judiciaire de la Cité de Boucherville. Accusé, jurez-vous de ne répondre que par la vérité ?

-Oui, votre Éminence juridique ! Commençons au plus vite ce rituel sadique et inutile jusqu'à ce que vous ordonniez ma mise à mort.

-Monsieur Durand, pour votre sauvegarde, je vous conseille d'abandonner immédiatement ce ton méprisant et amer qui frotte durement à mes oreilles. Maintenant, taisez-vous tandis que j'achève ce protocole. Donc, l'accusé Marc Durand fut amené devant la commission du Conseil de l'épuration scientifique car l'accusé posséderait des connaissances scientifiques néfastes. Monsieur Durand, ce procès vous considère tout de suite coupable : il sera à vous de prouver votre innocence face aux charges retenues contre vous.

-Alors, c'était donc de ça qu'Alain me parlait tout le temps ? Le fou, il ne m'a jamais pardonné d'avoir eu le poste d'architecte de la Cité à sa place. Et me voilà ici face à mon tortionnaire, prêt à mourir au bout d'une corde, hein ? Je suis censé me défendre comment en ce moment, monsieur le Magistrat ? Dans cette salle rouge et aveuglante, je suffoque : vous avez délibérément surchauffé l'endroit afin que je sois déstabilisé. Si je vous demandais gentiment une gorgée de ce verre d'eau que je vois à côté de vous, vous répondriez par un sourire niais et plat, et vous engloutiriez cette eau rafraîchissante devant mon visage, juste pour me narguer. Même que si vous le voulez, je peux m'attacher moi-même à un pilori et me brûler les pieds sur des cendres encore fumantes tandis que vous allez me passer ce stupide et inutile questionnaire.

-Assez ! Trêve de sarcasmes. Si vous continuez, je vous fais arracher la langue et vous vous débrouillerez pour communiquer par la suite. Si vous voulez bien vous taire, nous allons commencer le procès.

-À la bonne heure, monsieur le Magistrat.

-Le procès prendra effectivement la forme d'une série de questions auxquelles vous répondrez avec la plus absolue des franchises, il en va pour votre bien. Puis, à la fin, moi seul, avec les pouvoirs juridiques que le Commodore m'a confiés, déciderai de votre sort.

-En d'autres mots, je survis si je fais de moi un animal suffisamment amusant selon vos critères. Allons, commençons, j'ai très hâte de commencer cette joute verbale.

-Pourriez-vous me décrire l'état du monde actuel ?

-C'est ma vie avec laquelle vous jouez ou vous tenez à savoir si j'ai bien retenu les leçons d'histoire postcataclysmes, monsieur le Magistrat ?

-Je ne désire qu'une réponse, monsieur Durand.

-Je vais tenter de la résumer : je ne voudrais pas fatiguer votre main délicate. Donc, depuis le Cataclysmes, les humains qui n'ont pas succombé à cette étrange folie collective qui les

transformait en « les Autres » se sont regroupés et ont fondé des rassemblements agricoles de plus en plus puissants et nombreux qui ont fini par revenir dans les ruines des villes détruites. Ils y ont rasé les bâtisses et récupéré les matériaux pour construire de nouvelles infrastructures et des murs pour s'isoler. Résultat : les anciens pays n'existent plus et les villes s'administrent en cités États xénophobes et paranoïaques face à toute connaissance «impure», d'où cette mascarade de procès, sauf votre respect, monsieur le Magistrat. Suis-je déjà tombé dans l'hérésie ? Ma seule voie est-elle dorénavant la demande de pardon ?

-Non, si vous tenez tant que ça à le savoir, et vous le savez très bien d'ailleurs. Vous savez bien comment escamoter le sens des questions. Vous êtes un dur, monsieur Durand, mais malgré votre moustache, votre regard qui louche et votre ton méprisant et désabusé, vous êtes un idiot. Un vieil idiot de 66 ans. Et les idiots qui adorent faire la parade finissent par commettre des bévues.

-Quelle absolument charmante dissertation de psychologie sur la triste épave humaine que je suis devenu, monsieur le Magistrat. Je suis d'ailleurs des plus stupéfaits de voir que vous avez pu dresser un portrait aussi représentatif de ma personne. Voudriez-vous que j'en fasse de même pour vous ? Avec ce cou épais, cette horrible acné qui perdure, cette mauvaise haleine et ces yeux sauvages de bête, je pourrais vraiment faire une belle analyse sur ce que votre physique ingrat cache comme personnalité que je devine, ma foi, tout aussi ingrate.

-Comment osez-vous ? Vous me voyez, monsieur Durand, obligé de prendre en note cette manifestation d'insubordination insultante envers une source d'autorité et de la considérer comme une tentative de ne pas répondre aux questions. Et soyez heureux que je n'aie pas déjà appelé les gardes après ces mots perfides ! Nous allons donc continuer.

-Oui, monsieur le Magistrat ! Je suis tout prêt à vous faire perdre votre temps !

-Pourriez-vous m'expliquer le pourquoi de la commission du Conseil de l'épuration scientifique ?

-À part centraliser encore plus les pouvoirs d'un gouvernement totalitaire et de mettre en valeur des imbéciles comme vous, je ne vois pas... Oh ! Vous cherchez la raison «officielle» ? Ce serait donc dans ce cas de purger la société de toutes les connaissances scientifiques nuisibles au développement de l'homme. Cela ressemble d'ailleurs fortement, si vous avez retenu vos leçons d'histoire, à la «Commission parlementaire sur les activités non-américaines» des années 1950. Vous vous rappelez ? Je suis sûr que vous êtes un descendant de Joseph McCarthy. D'ailleurs, j'aurais même une question à poser à votre illustre ego bouffi d'importance. En quoi la science est-elle si mauvaise pour mériter cette épuration ?

-La science est mauvaise, point final ! Oui, peut-être guérit-elle des maladies, mais à quel prix ? Des patients drogués, faibles et dépendants aux médicaments ! Des voitures pour transporter la marchandise plus vite ? Sûrement, mais en dépensant les ressources de la terre et en polluant notre air ! Et les applications pratiques s'arrêtent là. À quoi a servi, avant le Cataclysme, l'exploration spatiale ? À découvrir les fonds marins ? À comprendre

des théories abstraites sur l'origine de l'univers ? Absolument rien ! Les seules connaissances scientifiques qui ont été réellement utilisées à leur plein potentiel furent les armes atomiques du Cataclysme ! Voilà ! Je le dis, la science est mauvaise, monsieur Durand, elle représente l'homme qui se détourne du chemin qu'il a toujours suivi auparavant et qui devient l'esclave d'une société technocrate.

-Monsieur le Magistrat, devant ce magnifique exposé oral, je dois vous dire que vous êtes un charlatan. Le charlatan a toujours la manie de confesser n'importe quoi en mêlant des éléments antagonistes et tout à fait incompatibles pour tirer des conclusions hasardeuses, nébuleuses et dénuées de toute objectivité. Vos médicaments : faites-vous référence à une chimiothérapie du précataclysme ou à de la simple aspirine ? Êtes-vous en mesure de saisir l'ampleur des milliards de répercussions de ces sciences abstraites et inutiles sur le monde ? Vous sentez-vous réellement expert en politique, sociologie, histoire et psychologie pour comprendre tous les minuscules impacts qu'ont eu toutes ces sciences sur les hommes d'avant le Cataclysme ? Non, vous n'en savez rien. Vous n'étiez qu'un enfant, espèce d'idiot, lorsque le Cataclysme eut lieu ; vous ne vous rappelez même pas du visage de vos parents je présume. Mais ce que vous savez, c'est que le pouvoir est proche, à portée de votre main gourmande, et vous avez bien l'intention de me balancer dans les oubliettes de la mort, moi et bien d'autres gens innocents afin d'obtenir ce pouvoir. Voilà ce que vous savez, monsieur le Magistrat : vous avez la connaissance d'être un charlatan et une bête de scène politique.

-... N'avez-vous à ce point aucune peur de la mort ? Peut-être préféreriez-vous la torture ? Vous savez, mes hommes ne savent ni lire, ni écrire, ni compter, ni parler. Ils n'ont pas d'émotions ou de pensées. Ils sont à peine humains, car ils ne se contentent que de vivre et d'obéir. Mais ils adorent les exécutions intéressantes. C'est mon dernier avertissement. Nous allons continuer ce procès monsieur Durand, mais je vous garantis que vous ne vous en sortirez pas indemne. Venons-en aux questions vous concernant, monsieur Durand. Vous aviez quel âge lors du Cataclysme ?

-24 ans.

-Et que faisiez-vous ?

-J'étais à Montréal, dans un bar, en train de participer à un concours de beuverie. Heureusement que les bombes sont tombées ou j'aurais perdu sinon !

-Non, damné idiot ! Votre profession ou vos études, bon sang !

-Ah ! Je tiens seulement à préciser que c'est vous qui n'étiez pas assez clair ! Bon, si vous tenez tant à savoir la vérité...

-Oui ?

-J'étais étudiant à l'École polytechnique de Montréal en ingénierie.

-Ha ha ! Et en quel domaine ?

-Mécanique des fluides et hydrodynamique.

-Ah ? Vous avez donc vu les équations de Navier-Stokes ?

-Hum... Comment se fait-il que vous connaissiez le nom d'équations d'un niveau universitaire ? Cela se pourrait-il... non... Monsieur le Magistrat, est-ce que vous seriez *vous-même*, malgré la sainte responsabilité que vous confère le poste de gourou de la commission du Conseil de l'épuration scientifique, détenteur de connaissances nuisibles à l'être humain ?

-Non, pas du tout, que tentez-vous d'insinuer... ?

-Allez, parlez-moi de pistons, d'hydrodynamique, des forces de viscosité et de pression. Dites-moi qui vous a inculqué ces connaissances, monsieur le Magistrat. Et comment, si vous êtes aussi étonnamment instruit (et donc sujet à être accusé par cette commission), vous vous êtes trouvé de l'autre côté de la table ? Êtes-vous à ce point affamé de pouvoir et d'influence que vous êtes prêt à sacrifier la curiosité et la quête de la connaissance au profit des forces conservatrices, traditionnelles, incompetentes et stagnantes ? Êtes-vous le roseau le plus détestable que j'aie jamais connu, monsieur le Magistrat ?

-Cela suffit ! Monsieur Durand, je vous avais averti et vous auriez pu vous en sortir, mais vous avez préféré continuer à m'attaquer, vous avez profité d'un moment de faiblesse pour tenter de m'atteindre encore plus bas. Mais il est trop tard pour vous, monsieur Durand. Mon secret, vous l'apporterez dans votre tombe, car pour votre impertinence, votre irrespect et surtout vos connaissances dramatiquement mauvaises pour la survie de l'espèce humaine, je vous ferai enterrer vivant, monsieur Durand. Prenez ceci comme le résultat de la menace que vous représentez pour l'espèce humaine.

-Espèce de vieille mule ! Comment osez-vous ? Vous faites le fier du haut de votre forteresse, mais vous tremblez quand on vous attaque avec un lance-pierre. Soyez maudit, monsieur le Magistrat ! Un jour, nous nous retrouverons d'égal à égal six pieds sous terre, et alors, vous pourrez apprécier pleinement le pouvoir pour lequel vous aurez tant sué. »



2120

Les Revenants

« L'homme peut enfin dormir l'esprit tranquille. Après un siècle de souffrances, de douleurs, de sacrifices, de morts, d'oublis et de pièges, après qu'il eut à souffrir de la peur, d'isolement, du feu, de la lumière, du froid, de la maladie, de la poussière, de la famine et de la folie, l'homme vit à nouveau dans la sécurité, le bonheur et la paix. Nous sommes ceux qui amenèrent cette stabilité. Nous sommes ceux qui vous relevèrent du chaos et de l'anarchie. Nous sommes prêts à vous offrir paix et prospérité, à pardonner le Cataclysme dont vous êtes responsables si vous nous vouez obéissance. »

-Propagande de la ville franche de Saint-Bruno

« L'Homme est naturellement bon, aimant la justice et l'ordre. »

-Jean-Jacques Rousseau

* * * * *

La ville endormie de Saint-Bruno peinait à se réveiller sous les premières lueurs du soleil. Mais le noble comme le paysan, l'érudite comme l'ignorant, l'ascète comme l'ivrogne pouvait se permettre de garder l'œil fermé et de se réveiller lentement, de profiter pleinement d'une matinée plantureuse, car aujourd'hui était dimanche, le Jour du Congé.

La lumière solaire éclaira de ses feux les vastes champs de blé, d'orge et d'avoine qui brillaient et ondulaient face au jour qui se levait. Cette énorme étendue dorée entourait de toutes parts les hauts édifices de pierre et de fer fins et élégants, tous engloutis derrière la haute muraille circulaire, un mur entre les champs et la vie urbaine.

La gigantesque porte de fer commençait à s'ouvrir dans un tonitruant fracas métallique, mue par des mécanismes vieux et rouillés, actionnée par des gardes fatigués. Le vacarme assourdissant réveilla brutalement, comme à chaque jour, les gens de la ville.

Un mendiant soûl, poussiéreux et sale se trouvait sous une arche sur une artère solitaire et crasseuse de la ville. Il était étalé dans la rue de briques polies et écrasées par l'usure du temps, envahie par les immondices que les éboueurs avaient oubliées de ramasser. Cet homme dégoûtant, barbu et seul au monde débitait de sa voix pâteuse une chanson des plus ennuyeuses sur un rythme saccadé, alors que les relents de l'alcool faisaient encore effet. La ballade qu'il fredonnait ressemblait à ceci : «Saint-Bruno fut reconquis, ses chefs sont des marquis, les gens n'y apprennent rien, je prends de ton tien...»

Saint-Bruno n'était d'ailleurs pas seule sur la Rive-Sud. Elle le savait. De nombreuses autres Villes, depuis un siècle, s'étaient comme elle rebâties sur leurs ruines, elles étaient de nouvelles habitées, les gens y vivaient heureux et en sécurité. Boucherville, Longueuil, Sainte-Julie, Varennes... Elles se faisaient toutes la compétition, elles vivaient en ignorant et détestant l'autre, tentant de rivaliser par des champs plus productifs, une plus grande population, un peuple plus heureux. Et quand des marchands étrangers déambulaient de ville en ville pour vendre divers produits, on leur jetait un regard haineux et méfiant.

Les gens vivaient heureux dans ce monde stagnant, où rien ne se passe et personne s'en plaint. Les instances dirigeantes, dans leur suprême sagesse, dressèrent un grand tableau de ce qui devait être su et de ce qui devait être ignoré et perdu. Ainsi, le peuple ne saurait que ce qui lui est utile, et jamais il ne répètera l'erreur du Cataclysme dont il fut responsable.

Ainsi, chaque personne de ce monde figé et statique vivait paisiblement, se croyant érudit à l'intérieur de ce que l'éducation contrôlée par les nobles voulait bien lui apprendre. Dans ce monde où chacun vivait dans l'illusion de la paix et de la prospérité, on vivait aveuglément, ignorant et sans but, se contentant de ravalier les mensonges perçus comme des vérités, de ne vivre que dans le rôle qui lui avait été assigné à la naissance. Une régularité mécanique régnait sur un monde fatigué, où les gens redécouvraient le sens de la sécurité et de la confiance.

* * * * *

Le paysan, comme à chaque matin, se levait tôt. Il sortait par la grande porte de fer, cette gueule béante dans la haute muraille de Saint-Bruno, à la même heure et saluait toujours de la même façon le même garde qui surveillait la porte. Il se dirigeait toujours au même rythme vers son lopin de terre cultivé avec les mêmes outils dans le même état d'esprit qui l'habitait depuis qu'il avait commencé son travail d'agriculteur il y a de cela 20 ans : la volonté de faire de son mieux. Il avait aujourd'hui 35 ans et vivait la vie la plus ordinaire et la plus normale qu'un honnête citoyen de Saint-Bruno ait pu aspirer à vivre.

Son champ se trouvait un peu en hauteur sur une plateforme de béton depuis longtemps aménagée sur le flanc de la Haute Colline. On avait bâti ces plateformes horizontales en forme d'escaliers à flanc de la Haute Colline afin de maximiser les espaces cultivables. Un chemin sinueux menait à toutes ces plateformes. Le paysan avait donc une marche ardue à effectuer comme à chaque jour. Il arriverait essoufflé sur sa plateforme, et irait prendre un petit temps de repos afin de récupérer son souffle avant de saisir ses outils et commencer son travail.

Mais quand il parvint sur la plateforme, il oublia son travail, oublia tout, tant ce qu'il vit le plaça dans un état de choc. Son champ avait été détruit, anéanti par un gigantesque cratère, une énorme bouche profonde d'environ deux mètres. Se trouvait au fond une large plaque métallique aveuglante à la lumière du soleil levant, et sur cette plaque, à son centre, un rond noir qui ne pouvait être que la porte d'une... écoutille ?

Le paysan resta stoïque, bouche bée, n'en revenant pas de ce phénomène surréaliste. Rien au monde n'aurait pu le préparer à cette *chose*. Aussitôt, la curiosité prit le dessus sur ses peurs, ses valeurs et les perpétuelles récriminations de Saint-Bruno. Le paysan aperçut des traces de pas profondes dans la terre humide qui grimpaient le long du chemin menant aux autres plateformes. Le paysan les suivit, décidé à savoir de quoi il en retournait.

La montée se fit de plus en plus raide et bientôt le chemin disparut jusqu'à ce qu'il y n'ait plus de plateformes ni de champs. Le paysan prit peur car il était interdit de grimper au sommet de la Haute Colline, mais les traces mystérieuses le fascinaient toujours davantage. Il voulait savoir. La montée se fit de plus en plus ardue, de plus en plus difficile, mais chaque pas rapprochait le paysan de son objectif, et cette pensée lui procurait une énergie dévorante qui le fit grimper la Haute Colline à un rythme proprement stupéfiant.

Ainsi, il arriva au sommet de la Haute Colline et il fut estomaqué par la beauté du paysage. Il vit Saint-Bruno en bas à ses pieds, il vit les étendues sans fin des champs. Il vit plus loin les autres Villes qu'il n'avait vues qu'en pensée, en rêve ou selon les dires des voyageurs qui venaient parfois à Saint-Bruno. Il vit aussi l'Eau et les ruines magnifiques de Montréal.

Et après, il *le* vit.

L'homme portait des vêtements noirs, brillants et étranges qui lui collaient à la peau. Il était affreusement pâle et avait des cheveux d'un noir aussi profond que ses vêtements. Il était grand, maigre, jeune et élancé. L'homme aperçut le paysan et lui dit, d'un ton calme, distingué et chantant : «Alors, enfin un humain. Nos caméras vous ont souvent observés et nous brûlions d'impatience de vous parler, mais nous devons attendre le moment opportun à notre retour. Cela fait 112 ans que nous n'avons pas vu le jour, et le soleil est encore bien plus beau que ce que j'imaginai.»

Le paysan ne comprit pas ses paroles. D'ailleurs, il ne comprenait plus rien. Son monde et tout ce qu'on lui avait enseigné depuis qu'il était enfant ne fournissaient pas de réponse à cette apparition surréaliste, cette vision du chaos, cette tache à la régularité avec laquelle il vivait une vie monotone et sans problème. La lumière décrût et le paysan sentit la terre sur son visage avant que sa conscience ne s'effondre dans un néant obscur d'où sa raison ne ressortirait jamais.

Les Revenants, ceux qui avaient fui le Cataclysme, ceux qui s'étaient enterrés dans des coques de fer sous la terre pour se protéger des feux de la guerre, sont revenus dominer ce monde qui leur appartient.

* * * * *

Citoyens de Saint-Bruno ! Je suis Stéphane le Revenant ! Je suis ici pour vous parler et vous réveiller du rêve glauque dans lequel les nobles vous ont noyés et continuent

de vous étouffer. Quel est le sens de votre existence moribonde et monocorde ? Pourquoi vivez-vous dans cet univers gris, stagnant et pourri, où l'on vous inculque des connaissances fausses afin de faire de vous des automates sans pensées, ne vivant que pour effectuer un travail qui vous ne rapporte rien, sinon un faux sentiment de joie et d'accomplissement personnel, vite englouti dans la monotonie de votre vie.

Les grands dirigeants ont le pouvoir et entendent le garder. Regardez-les, ils se cachent dans la Tour et dominant tout avec leurs gratte-papiers et leurs laquais. Ils vous noient dans une vie bureaucratique où leur confort passe bien avant vos besoins vitaux. Vous êtes pires que des esclaves car les esclaves, eux, désirent la liberté et une vie meilleure, tandis que vous n'êtes là qu'à désirer un peu de pitance et un toit sale pour dormir.

Mais je vous apporte une solution, je vous tends la main. Nous, Revenants, nous vous apportons la libération. Nous avons avec nous la connaissance et la technologie qui nous ont bien servis, même lors du Cataclysme. N'avons-nous pas survécu plus d'un siècle sous la terre ? Nous revenons dans ce monde qui est nôtre, et nous allons nous débarrasser de ceux qui le pourrissent et réduisent l'être humain à la servilité et la sénilité ! Joignez-vous à moi, ou périssez. Joignez-vous à moi si vous en avez assez de cette vie régulée et mécanique ! Joignez-vous à moi et ma croisade pour renverser ceux qui vous oppriment et vous tuent lentement, ou périssez... alors que nous apporterons un nouvel ordre à ce monde mort-vivant et en ferons un paradis !

*-Discours prononcé par Stéphane le Revenant, sur l'Esplanade publique, peu avant la
Révolution*

* * * * *

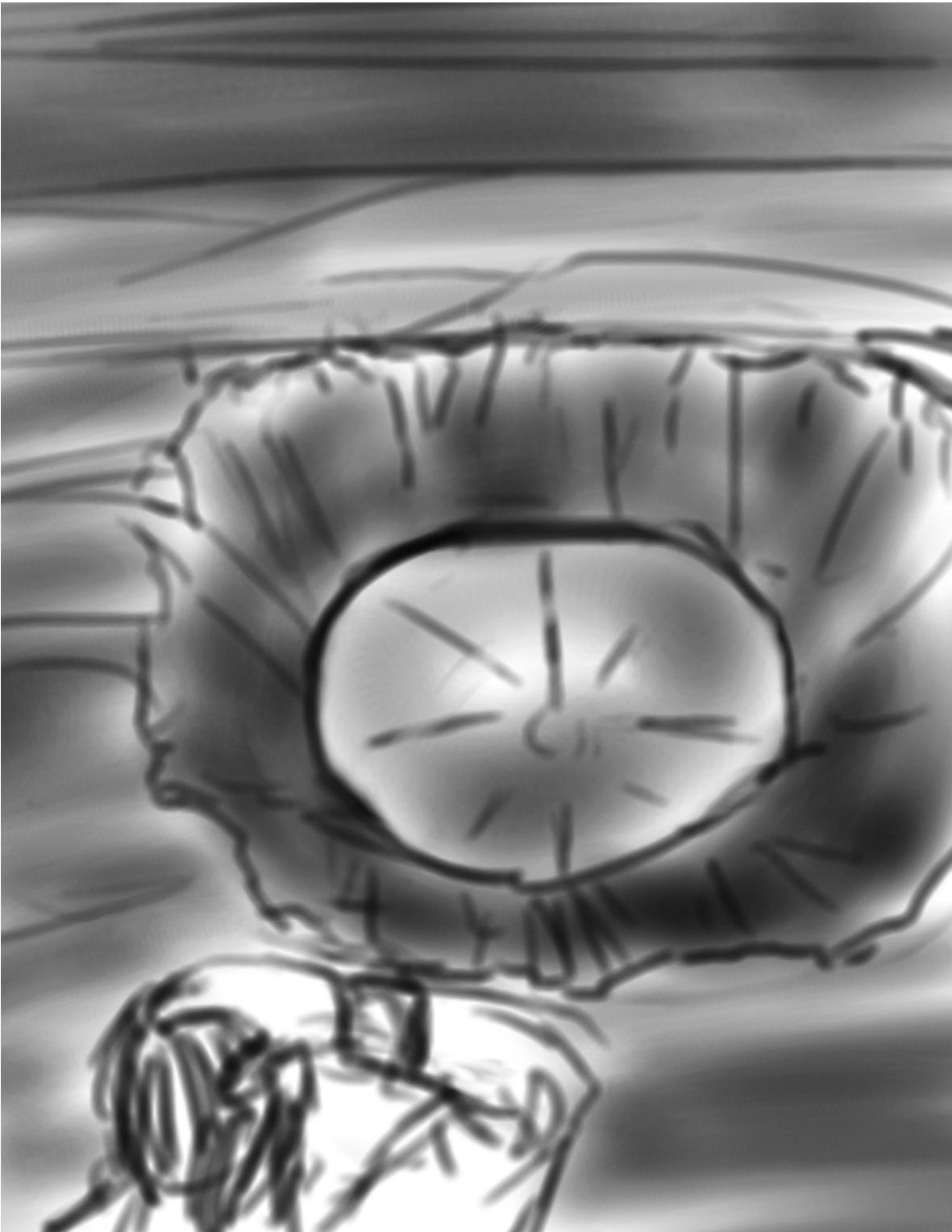
Après les dernières batailles, révolutions et guerres civiles, quand on eut nettoyé les rues du sang, quand on eut brûlé les derniers corps et qu'on eut réparé les bâtiments détruits, les Revenants prirent le pouvoir et chassèrent l'ancien ordre qui avait régné. Les Revenants avaient l'audace, l'ambition et le désir de continuer la lutte commencée par leurs ancêtres avec le Cataclysme.

Ils ouvrirent à tous la connaissance, mais encore une fois, celle-ci fut manipulée par les grands. On y exalta l'honneur, le courage, la vertu, la force et la productivité. Les usines commencèrent à nouveau à envahir le sol, à cracher la fumée perfide dans le ciel, à transpercer les nuages de leurs hautes cheminées de briques. On parla de pureté, de volonté, de puissance et de gloire ; on parla des supérieurs et des inférieurs. Des noms comme Hitler, Staline ou César furent prononcés à nouveau, étudiés, adulés. On construisit des armes : épées, lances, mousquets. Lentement, le monde évolua technologiquement tandis que son peuple dépérissait sous une propagande raciste et xénophobe. Car la Guerre pointait.

Les Revenants recréèrent le Cataclysme. Il avait duré cinq jours : il allait durer maintenant cinq siècles. Les armées des différentes Villes se firent la guerre. Saint-Bruno, la Rive-Sud, le Québec, le Canada, l'Amérique du Nord et pour finir, l'Occident, tous tombèrent sous les hordes des soldats fanatiques d'un seul Revenant qui prit le pouvoir suprême.

On réinventa alors le bateau et finalement, comme il avait été prédit de nombreuses fois durant une ère très ancienne que certains se rappelèrent comme étant la Guerre froide, une nouvelle Guerre mondiale éclata : l'Ouest attaqua l'Est.

Les Revenants exultaient : enfin, la lutte allait continuer, leurs ancêtres n'étaient pas morts pour rien. Les innocents eux, avaient été et seraient encore les victimes des plus forts.



Tables des matières

2008 La Gazette du Québec	9
2008 L'Envolé	13
2008 Les Autres.....	16
2020 L'Exilé.....	20
2050 Le Magistrat.....	26
2120 Les Revenants.....	32